

Arriver en ville en 1925

Charles Laroche

Volume 2, numéro 1, printemps 1986

Autrefois, le commerce du livre

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6497ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

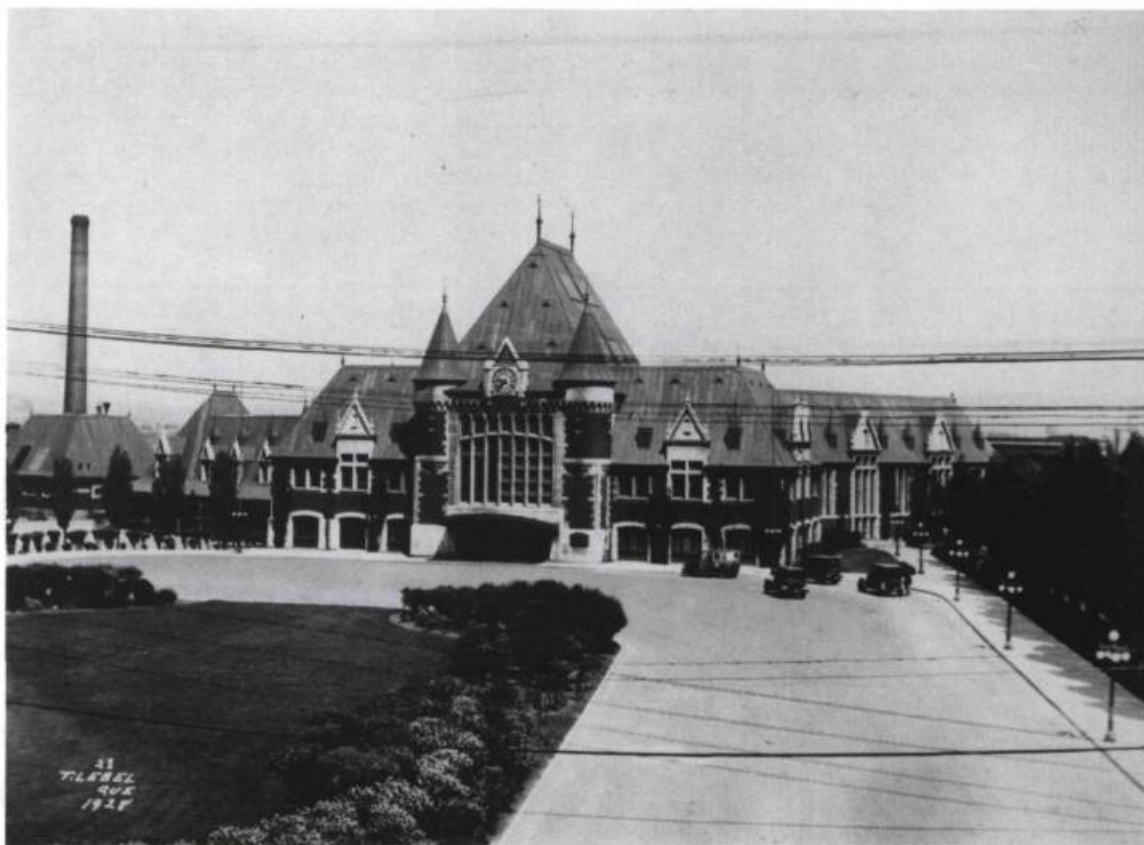
1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laroche, C. (1986). Arriver en ville en 1925. *Cap-aux-Diamants*, 2(1), 32–34.

La gare du Palais en 1928.
Archives nationales du Québec, collection Initiale.



Fiction

Arriver en ville en 1925

par Charles Laroche*

— Vous savez monsieur le curé, je peux plus les garder toutes. La terre ne rend pas assez..., déclara le cultivateur en faisant tourner sa casquette entre ses doigts.

Le gros curé tirait sur sa pipe, les yeux mi-clos. Son embonpoint passait bien près de faire craquer les coutures de sa soutane élimée, devenue grise à force d'usure. De loin le plus instruit de la localité avec le notaire et le médecin, détenteur du pouvoir magique de mener en enfer les mécréants et au paradis ses bonnes ouailles à grands renforts de processions, de cérémonies grandioses et d'habits chamarrés, il jouissait du pouvoir conféré en officiant aux naissances, à tous les moments importants de la vie, et surtout aux décès. Après un silence lourd, il murmura:

— Mais toi la petite, tu n'as pas pensé à te marier?... À ton âge, tu pourrais déjà être mère de famille. De toute façon t'es assez belle pour attirer les garçons. Elle bafouilla un moment avant d'articuler:

— J'y ai pensé... mais je ne connais personne. J'ai bien vu le jeune Trottier quelques fois, mais il est parti aux États... admit-elle, sans même songer que ce genre de question concernait sa vie privée, et était inopportune.

— Ouais, le Trottier. Une chance que tu ne te sois pas engagée avec lui. Un garçon qui décide d'aller aux États-Unis plutôt que rester parmi les siens!

— Vous pourrez nous aider, monsieur le curé? Sinon, il va falloir qu'elle cherche dans les manufactures... insista le cultivateur avec une certaine ruse.

Le curé fouilla un moment dans le premier tiroir de son bureau pour en sortir un bout de papier. Il écrivit en vitesse une adresse avant de le tendre à son vis-à-vis, en disant:

— Pas les manufactures. On sait jamais ce que vont devenir les filles qui y mettent les pieds,

* Pseudonyme

avec tous les hommes. Voilà l'adresse de quelqu'un qui cherche une bonne. Je vais lui écrire un mot pour l'avertir. Dimanche prochain, je devrais avoir des nouvelles. C'est quelqu'un de bien, j'ai été au collège avec lui.

Après un bout de conversation sur l'état de santé des différents membres de la famille, la moralité de chacun et les agissements des voisins, le curé congédia ses deux visiteurs. Tout de suite, il rédigea un mot à l'intention d'un notaire de Québec à la recherche d'une nouvelle domestique. Souvent, il lui arrivait de fournir ainsi une jeune main-d'oeuvre vertueuse à des citoyens désireux de trouver des servantes dociles et peu coûteuses.

L'enfance est finie

Marielle ressentait une espèce de panique. Pendant tout le voyage, elle avait peu pensé, intéressée qu'elle était à voir défiler le paysage. Mais maintenant, debout dans sa robe de cotonnade d'un bleu passé, un absurde chapeau de paille placé en équilibre instable sur le sommet du crâne, elle regardait avec terreur la grande ville: Québec. Pendant de longues minutes elle resta immobile à la sortie de la gare, comme paralysée par la multitude de maisons, souvent très hautes, les voitures bruyantes qui s'arrêtaient ou repartaient dans un tintamarre assourdissant. Elle n'avait aucune idée de l'endroit où elle se trouvait, ni de celui où elle devait se rendre. Les passants la heurtaient parfois rudement, pestaient contre cette pay-

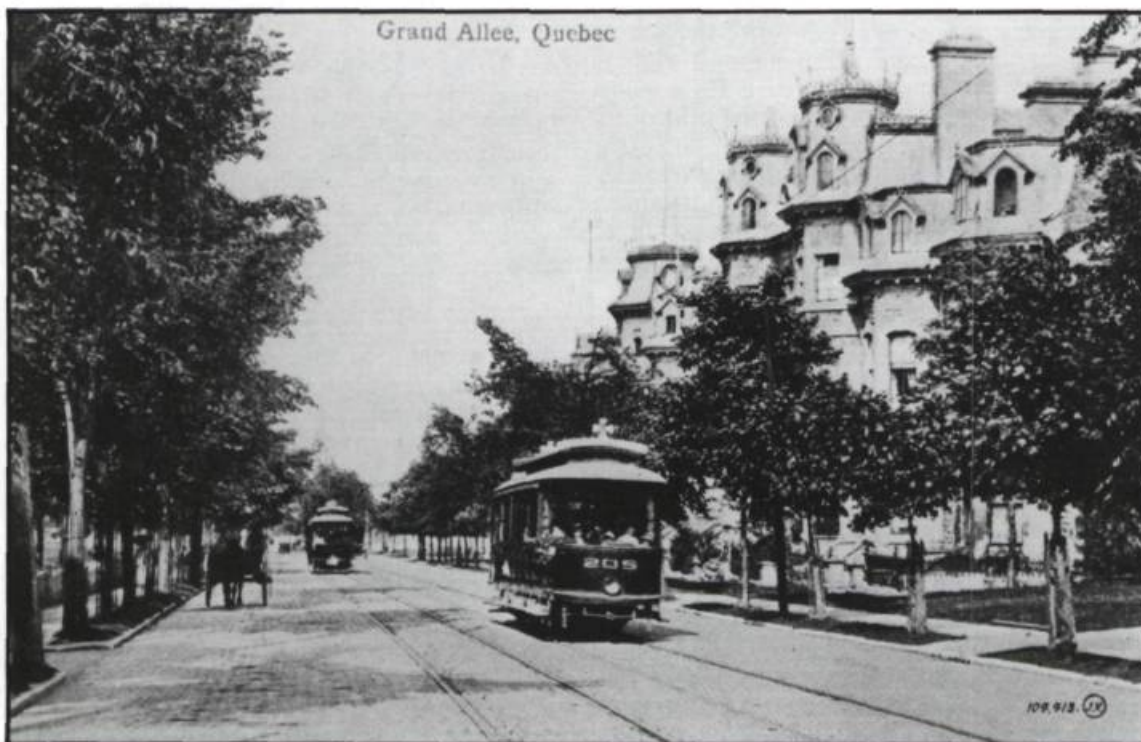
sanne, cette «colonne» qui ne s'enlevait pas du chemin. Ceux qui se donnaient la peine de la regarder repartaient le sourire aux lèvres, amusés par son vêtement, son air effaré. Si elle n'avait pas été assourdie par le vacarme ou l'inquiétude, elle aurait pu entendre des «t'as vu la fille, elle est attriquée comme la chienne-à-Jacques» de la part de jeunes gens qui se donnaient des coups de coude dans les côtes et se pliaient en deux de rire.

Elle resta peut-être une vingtaine de minutes plantée là, immobile, en face de la gare. Puis elle partit en exploration, en prenant bien soin cependant de ne jamais perdre la gare de vue. Elle tenait à la main le petit papier remis par le curé deux semaines plus tôt, et cherchait en vain la Grande-Allée dans les environs immédiats du terminus ferroviaire. Après une bonne heure à errer ainsi, elle se rendit compte que jamais elle ne trouverait la maison du notaire Marchand. Ayant résolu de demander son chemin à quelqu'un, il lui fallut longtemps avant de se décider. Elle jeta finalement son dévolu sur une vieille femme, peu susceptible, pensait-elle, de la rabrouer.

— Madame, madame, fit-elle, pouvez-vous me dire où est la Grande-Allée? Il y a longtemps que je cherche...

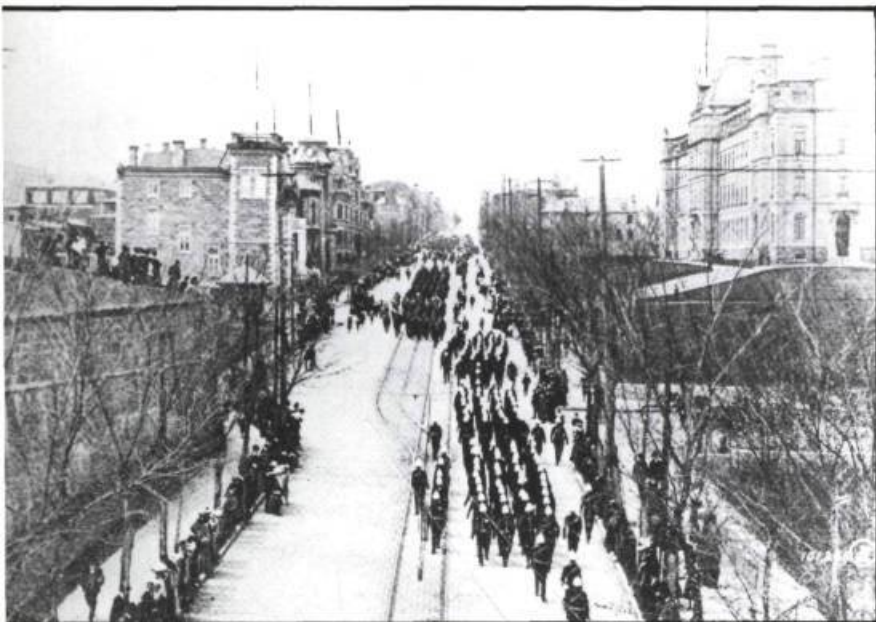
La vieille dame la regarda des pieds à la tête, le nez pincé. Elle fit bientôt d'une voix aigre:

— Tu en es bien loin, ma fille! Tu viens chercher une place de bonne, ajouta-t-elle, visiblement agacée par cette invasion de paysannes



Chars électriques sillonnant la Grande-Allée. Archives nationales du Québec, collection Initiale.

qui venaient en ville occuper des emplois à des salaires que les citadines n'accepteraient jamais. Elle ajouta cependant: Tu peux suivre cette rue jusqu'à la rue de la Couronne, puis tu montes. Tu sais ce que c'est la haute-ville au moins? Tu continues toujours jusqu'à ce que tu passes devant le Parlement: c'est pas compliqué, c'est le gros édifice avec des statues devant. Tu vas arriver à la Grande-Allée.



La Grande-Allée lors d'une procession. Archives nationales du Québec, collection Initiale.

Le ton peu amène de la vieille n'avait pas ajouté à la confiance de Marielle. Elle continua son chemin, cette fois un peu rassurée d'avoir ces quelques indications, mais aussi inquiète de s'éloigner de la gare, et de ce petit quartier qui lui était devenu un peu familier. Malgré la légèreté de sa valise, elle commençait à ressentir une certaine fatigue. Il lui fallut quelques minutes pour rejoindre la rue de la Couronne. Montant résolument vers cette haute-ville dont elle n'avait jamais entendu parler, elle passa aussi devant le Parlement, sans doute plus beau que tous les châteaux, pensa-t-elle. Elle atteignit finalement cette fameuse Grande-Allée, pour s'engager à sa gauche. Son papier toujours à la main, elle se rendit compte qu'elle allait dans la mauvaise direction, et tourna les talons pour se diriger vers les maisons bourgeoises, qui s'alignaient un peu après le Parlement.

L'hostilité de la ville

Les passants jetaient sur elle des regards courroucés: comment accepter que ces paysannes viennent se promener jusque sur Grande-Allée! D'ailleurs un policier ne tarda pas à venir l'apostropher assez rudement, pour lui demander ce qu'elle faisait là. Là encore, il lui fallut expliquer sa présence, et demander son

chemin. Peu de temps après, elle se trouva devant le 110 Grande-Allée. Il s'agissait d'une grande maison de pierre, de trois étages, avec une grande porte de chêne. Elle resta plantée là pendant quelques minutes, avant de trouver le courage de marcher jusqu'à la porte. Elle frappa d'abord doucement, ne sachant pas même ce qu'était le bouton de la sonnette pourtant situé à la hauteur de ses yeux. Elle dut frapper encore trois fois, de plus en plus fort, avant qu'on ne l'entendit de l'intérieur. Elle entendit d'abord des pas, puis la porte s'ouvrit. Une dame d'une cinquantaine d'années passa la tête dans l'embrasure, et ouvrit de grands yeux surpris en voyant la jeune fille. Elle demanda d'abord:

— Comment, la sonnette est encore en panne? Mais qu'est-ce que vous voulez? Il faut passer par derrière si vous voulez demander la charité.
— Je... je suis Marielle Paquette... Le curé de Saint-Gilles...

— Mon Dieu, la nouvelle bonne qui se permet d'arriver par la porte de devant... Dépêchez-vous d'aller derrière la maison, je vais vous ouvrir la porte de service. Si la patronne vous voit ici...

Marielle demeura un moment estomaquée, mais elle se dépêcha bientôt de faire le tour de la maison. Arrivée derrière, elle vit la même vieille femme lui ouvrir et l'inviter à entrer. Elle portait un tablier et une coiffe blanche, et une robe noire. Elle fit entrer la jeune paysanne dans une cuisine aux cuivres astiqués, et avec des appareils dont cette dernière ne pouvait même pas se figurer l'utilité. Elle fit le tour de la jeune fille, sifflant à quelques reprises:

— Eh bien! à en juger par ton accoutrement, tu ne dois pas coûter cher, ma fille. Et c'est toi qui arrives de Saint-Gilles! Remarque que ça vaut mieux que les Acadiennes ou les Gaspésiennes qui nous envahissent depuis quelques années. Celles-là, je ne sais pas quelle langue elles parlent, je ne comprends rien à ce qu'elles disent.

Marielle, qui avait pu refouler ses larmes depuis le matin au prix d'efforts constants, se mordit les lèvres en sentant ses yeux se mouiller. Voyant cela, la vieille dame, voulant sans doute faire preuve d'humanité, ajouta d'une voix bourrue:

— Je suis Marie. Ici je fais la cuisine, et je m'occupe de diriger la bonne. C'est moi qui vais te montrer à travailler, car bien sûr tu ne sais sans doute rien faire d'autre que charrier du fumier. Mais en attendant, je vais te vêtir d'une façon un peu convenable!

Marielle venait d'arriver en ville! □